

Martinique première! Festival du cinéma francophone

Simone Suchet

Number 38, Summer 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22329ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Suchet, S. (1988). Martinique première! Festival du cinéma francophone. *24 images*, (38), 23–23.

Martinique première!

Festival du cinéma francophone



La vieille quimboiseuse et le majordome de Julius Amédée Laou

Il y a quelques mois déjà, en novembre dernier, la Martinique accueillait la première édition du Festival du Cinéma francophone. Cette manifestation qui a pour but de promouvoir et de préserver l'expression cinématographique de langue française des communautés francophones a été rendue possible grâce au concours du ministère (français) de la Culture et de la Communication, du Secrétariat d'État auprès du premier ministre chargé de la francophonie, de nombreux autres ministères (Affaires étrangères, DOM-TOM, Coopération), du Conseil Général de la Martinique et de nombreux apports privés. Cet événement dont l'intention fort louable s'inscrit dans une volonté, sans cesse réaffirmée et sur tous les fronts, de redonner une place de choix à la langue française tout en favorisant et en stimulant des échanges accrus tant sur le plan culturel qu'économique avec les pays francophones a surtout été l'occasion de promouvoir la Marti-

nique, île de beauté et terre d'accueil. Pour le cinéma, de lui redonner le goût du faste. Pour le cinéma francophone, de montrer qu'il reste encore à définir. Une première constatation s'impose avec évidence, à savoir qu'en ce domaine la francophonie est essentiellement riche et blanche: en effet, les sélections les plus importantes étaient indéniablement les sélections suisse, belge, canadienne et française alors que le Maghreb et l'Afrique étaient réduits à la portion congrue (6 films dont 4 coproductions). On peut donc regretter cette sélection inégale, globalement médiocre et parfois même totalement déroutante qui manquait de films inédits et d'œuvres véritablement originales à une ou deux exceptions près. Je ne m'attarderai donc pas à parler de films connus de tous mais choisirai arbitrairement de parler seulement des deux films réalisés par des cinéastes antillais. Et pour commencer, le grand lauréat de ce Festival (que les Québécois au-

ront entretemps eu le plaisir de découvrir à Vues d'Afrique), un authentique petit chef-d'œuvre de délicatesse et de sensibilité **La vieille quimboiseuse et le majordome** du Martiniquais Julius Amédée Laou. Premier long métrage de Laou, ce film a obtenu deux trophées tout à fait mérités (meilleure musique originale et meilleure réalisation). Puisant à même les souvenirs familiaux du réalisateur (il est dédié à son arrière-grand-mère), ce film dit la douloureuse déchirure de l'exil, l'amertume d'une vie de servitude et de renoncement et la force de l'amour. Il raconte l'histoire de Madame Eugénie qui connut son heure de gloire, dans les années 20, comme danseuse dans la revue nègre avant de devenir quimboiseuse (jeteuse de sorts) et de Monsieur Armand, son époux, à qui elle reproche son manque d'ambition. Ayant vécu ensemble pendant de longues années, ils se remémorent au cours d'une journée, — réelle ou imaginaire —, leur vie faite de rancœurs, de regrets, de chagrins et aussi de joies. La mise en scène discrète de Laou se fixe sur les moindres détails du décor qui prend alors un sens, créant ainsi un univers original. La caméra fouineuse saisit les plus infimes frémissements de l'émotion et suit ses personnages (superbement interprétés par Jenny Alpha et Robert Lienso) dans leur promenade quotidienne, apparemment seule activité d'une existence devenue désolatoire, à travers les rues de Paris. Le rythme envoûtant de l'errance est parfois brisé par une séquence de danse au charme onirique. Ce film empreint de mystère révèle avec tendresse la présence discrète mais bien vivante de la communauté antillaise de Paris. Et puis aussi **Black** du Guadeloupéen Christian Lara bien qu'il s'agisse là d'un film partiellement raté. Inspiré très librement de la pièce de Laou **Ne m'appellez jamais nègre!** dont elle présente quelques extraits, cette comédie relate les mésaventures de jeunes comédiens de race noire mais d'origines diverses qui, à l'occasion d'une tournée théâtrale en Afrique (là, le film se construit autour de l'expérience du comédien Maka Kotto qui avait organisé en Afrique une tournée de la pièce de Laou) se trouvent confrontés à la prise de conscience de leur négritude. Le sujet est intéressant et le film aurait pu être excellent n'eût été

par Simone Suchet

d'un scénario fourre-tout et mal structuré, d'un manque de rigueur dans le propos et d'une mise en scène débridée qui s'arrête à la surface des gestes et des émotions. Au demeurant sympathique et chaleureux, ce film a également le mérite de présenter des personnages crédibles et de nous faire connaître un groupe de jeunes comédiens noirs bourrés de talent. La pièce maîtresse de ce Festival fut indéniablement le Colloque sur le cinéma francophone animé par l'historien de cinéma Jean-Pierre Jeancolas qui a longuement débattu de la notion même de cinéma francophone. La plupart des participants ont regretté une interprétation restrictive qui exclut tout film parlé en langues vernaculaires bien que venant d'un pays francophone, c'est-à-dire où l'on parle français même si ce n'est ni la seule ni la première langue (42 pays lors du Sommet de Québec). À l'issue de ce colloque, une mesure a été prise, à l'initiative de François Macerola, visant la création d'un marché commun culturel de la Francophonie: une mesure qui, si elle devient agissante, permettra peut-être de développer un marché pour des films différents, insufflant par le fait même une vigueur nouvelle à des cinématographies (africaine, maghrébine, antillaise) dont l'existence déjà précaire est de plus en plus menacée «d'abâtardissement» par une coproduction de plus en plus développée et mal comprise. Un festival qui, malgré un certain nombre de problèmes, (sélection médiocre, organisation parfois déficiente, changements de programmes, «interdiction» pour les Martiniquais de participer au Festival) a eu le mérite d'exister et de mobiliser un certain nombre de pays et de personnes sur une réalité qui est loin d'être évidente pour tous. La deuxième édition qu'on nous annonce du 11 au 19 novembre prochains promet d'être plus professionnelle avec, entre autres, la création d'un marché et la multiplication de rencontres entre gens du métier. La sélection ne sera plus, comme l'an dernier, laissée à une seule personne. Par ailleurs, on créera une section supplémentaire où seront présentés des films originaux, en langues vernaculaires avec sous-titres. Une occasion sans doute de découvrir des films différents qui viendront enrichir le paysage cinématographique francophone et mondial. □